

Paulette Nardal ou une négritude par la presse

« Ainsi, les Nardal étaient la négritude en action », écrit Joseph Zobel en 1982 dans le dernier texte du recueil *Et si la mer n'était pas bleue*¹. Et l'auteur antillais d'évoquer Paulette Nardal en particulier, qu'il a par ailleurs qualifiée de « marraine de la négritude² ». Mais que sait-on de Paulette Nardal ? Une promenade à son nom (ainsi que celui de sa sœur Jane) à Paris³, une apparition récente dans *Libération*⁴ après la parution d'une biographie chez l'Harmattan⁵, cette nouvelle de Joseph Zobel (nouvelle tardive d'un recueil de 1982) lui étant consacrée, et surtout, des recherches récentes mais le plus souvent anglophones⁶... L'on redécouvre, à travers Paulette Nardal notamment, les auteurs de la négritude sous l'angle des échanges transatlantiques – et les femmes de la négritude en particulier. Ainsi de l'anthologie de ses textes parus dans *La Femme dans la Cité* : publiée par T. Denean Sharpley-Whiting, elle témoigne du besoin récent d'accéder aux textes eux-mêmes⁷. Pourtant, les travaux qui lui sont consacrés prennent habituellement comme angle d'attaque son inscription dans un courant idéologique et intellectuel ; mais peu mettent l'accent sur la particularité de son écriture médiatique et sur les supports qui lui permettent de s'exprimer – conditionnant forcément cette écriture même.

Une biographie remarquable est le point de départ de son image d'auteur, biographie sur laquelle toutes les études reviennent : née en 1896 (et décédée en 1985), Paule qui deviendra Paulette est l'aînée des sept filles du premier ingénieur noir de la Martinique et d'une institutrice engagée et militante. Elle grandit dans cette famille musicienne et cultivée puis part étudier la

¹ Joseph Zobel, « Les Nardal », *Et si la mer n'était pas bleue*, Paris, Éditions caribéennes, 1982, p. 83. La formule a été reprise en épigraphe par Robert P. Smith Jr., « Paulette Nardal and the negritude salon », *CLA Journal*, 45, 1, 2001, p. 53-68.

² Elle le dit dans l'un des entretiens avec Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire. Entretiens/Mémoires de Paulette Nardal*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 98. Ève Gianoncelli reprend l'expression dans sa thèse et cite à ce propos (p. 400) l'article de Robert P. Smith Jr. Voir *La Pensée conquise. Contribution à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre au XX^e siècle*, thèse de doctorat en science politique soutenue en 2016 à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis.

³ Inaugurée le 31 août 2019 dans le 14^e arrondissement.

⁴ Léa Mormin-Chauvac, « Paulette Nardal, théoricienne oubliée de la négritude », *Libération*, 26 février 2019. URL : <https://www.liberation.fr/debats/2019/02/26/paulette-nardal-theoricienne-oubliee-de-la-negritude-1711727>.

⁵ Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire. Entretiens/Mémoires de Paulette Nardal*, Paris, L'Harmattan, 2018.

⁶ Pour une bibliographie développée et un point de vue politique, voir la thèse d'Ève Gianoncelli *La Pensée conquise. Contribution à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre au XX^e siècle*, thèse de doctorat en science politique soutenue en 2016 à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis. Plus généralement, on peut consulter les travaux des autrices suivantes : Emily Musil Church, Tracey Denean Sharpley-Whiting, Jennifer Boittin.

⁷ Paulette Nardal, éd. et trad. Tracey Denean Sharpley-Whiting, *Beyond negritude : essays from Woman in the city*, Albany, SUNY Press, 2009, p. XVII-XIX.

littérature anglaise à la Sorbonne – elle en est, avec sa sœur Jeanne ou Jane, la première étudiante noire. Au cours de cette période parisienne, elles animent un salon à Clamart dans lequel on parle musique, littérature et politique sur le modèle anglais et auquel participent Alice et Andrée, deux autres des sœurs Nardal. Elles appartiennent toutes à un mouvement riche, celui de l'adaptation en France des intellectuels américains que présente Anthony Mangeon dans les termes suivants :

Qu'il s'agisse d'Africain(e)s-Américain(e)s comme William E. B. Du Bois, Jessie Fauset, Alain Leroy Locke, Zora Neale Hurston, d'Antillais(e)s comme Claude McKay, Paulette et Jane Nardal, Aimé et Suzanne Césaire, C. L. R. James, Eric Williams, ou d'Africains comme Pa Ka Isaka Seme ou Léopold Sedar Senghor, pour ne citer que quelques noms, on peut d'emblée découvrir qu'elles/ils ont toutes et tous en partage ce que Du Bois appelait une « double conscience » (sociale, linguistique, culturelle) ainsi qu'une formation intellectuelle diversement interdisciplinaire et transnationale, à la croisée de plusieurs disciplines et sur plusieurs continents⁸.

D'un point de vue plus strictement politique, Paulette Nardal a travaillé pour le député Lagrosillière : elle précise ainsi qu'elle « [écrivait] assez souvent avec [lui] dans une page spéciale de *Paris soir*⁹ ». Le député martiniquais socialiste, adversaire malheureux d'Aimé Césaire après la guerre, permet à Paulette Nardal d'inaugurer la portée politique de ses écrits¹⁰. *Paris-Soir* ne correspond pourtant pas à ce que l'on a retenu de son écriture médiatique : elle a fondé – et participé à – des revues qui présentaient bien d'autres ambitions, et bien d'autres ancrages géographiques. Toujours sur le plan politique et médiatique, on note qu'elle devient gaulliste : cette position politique est visible en partie dans la parution de *La Femme dans la cité*, mensuel orienté vers le catholicisme social.

Quelques traits peut-être plus anecdotiques complètent enfin le portrait de cette femme de lettres : elle impose, pour son mémoire en Sorbonne, un sujet sur Harriet Beecher Stowe ; en 1939, son retour de Martinique en métropole à l'annonce de la guerre ressortit à une forme d'aventure : il est marqué par le naufrage du bateau dans lequel elle se trouve. Sautant de bord parce que des bagnards de Guyane se battent au couteau pour descendre par l'échelle de corde normalement réservée aux femmes, elle s'en sort le genou brisé, et reste estropiée à vie¹¹. Enfin, faite Commandeur de l'Ordre National de la République du Sénégal en 1966, Chevalier de la Légion d'honneur en France dix ans plus tard, la femme de plume qu'est Paulette Nardal a donc trouvé une forme de reconnaissance institutionnelle de son vivant¹².

⁸ Anthony Mangeon, « Maîtrise et déformation : les lumières diffractées », *Labyrinthe, Labyrinthe*, n° 24, 2006 (2). URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1249>. Consulté le 24 mai 2019.

⁹ Philippe Grollemund, *op. cit.*, p. 85.

¹⁰ http://www2.assemblee-nationale.fr/sycomore/fiche/%28num_dept%29/4271.

¹¹ Philippe Grollemund, *op. cit.*, p. 79.

¹² Emily Musil Church, *In Search of Seven Sisters : A Biography of the Nardal Sisters of Martinique*, Callaloo, vol. 36, n° 2, 2013, p. 381.

Outre ses articles pour *Paris-Soir*, Paulette Nardal a fondé, dirigé ou collaboré à quatre périodiques d'un certain poids dans l'histoire intellectuelle. Elle est d'abord connue pour avoir été une fondatrice de *La Revue du Monde noir*, fameuse malgré ses quelques numéros seulement : paru en 1931, ce périodique marque la première étape du développement d'un mouvement intellectuel appelé à devenir la négritude. Mais elle est également la fondatrice d'une autre revue en Martinique, plus tard dans les années 1940 : *La Femme dans la cité*, organe d'une association féministe. Outre ces activités en tant que fondatrice (ou cofondatrice), Paulette Nardal a également collaboré de manière régulière à deux autres revues d'importance : *La Dépêche africaine* et *Martinique*. On cite également ses articles pour les journaux *La Paix* ou *L'Information*, mais nous choisissons ici de nous focaliser sur quelques titres qui émergent du maelstrom médiatique qu'est le vingtième siècle : il s'agit de relire les publications déjà connues de Paulette Nardal à l'aune du statut des périodiques dans lesquels elle publie. De signature en signature, elle participe en effet à la presse publiée à Paris et en Martinique en plusieurs décennies : c'est en tant qu'autrice qu'elle contribue au statut de ces périodiques souvent mal conservés, aux collections assez lacunaires, mais qui peuvent revendiquer une valeur certaine dans l'histoire intellectuelle et littéraire ; en retour, le statut des périodiques auxquels elle participe influence son écriture et son propre statut.

1. Paris : *La Dépêche africaine*

La Dépêche africaine est présente sur Gallica pour quelques numéros ; pour le reste, ils sont consultables majoritairement dans le réseau Gallica local – *a priori* pour des questions de propriété intellectuelle. Un article note que le journal tire, d'après la police, de 12 000 à 15 000 copies, chiffre relativement important pour une revue militante ; les 41 collaborateurs de la revue comptent 36 hommes et 5 femmes – dont deux Nardal, et c'est dire à quel point elles sont déjà à part¹³. Ce journal bénéficie d'une certaine réputation dans les recherches consacrées à la vie intellectuelle des années 1920 et 1930, notamment parce que sa position modérée en fait un représentant parlant de l'atmosphère dans laquelle se développe la Négritude¹⁴. Pap Ndiaye présente ainsi *La Dépêche africaine* comme « un journal très modéré lancé en février 1928, assez bien accepté par les autorités, mais où l'on trouvait des articles politiquement contrastés¹⁵ ». Il ajoute :

¹³ Jennifer Boittin, « In Black and White : Gender, Race Relations, and the Nardal Sisters in Interwar Paris », *French Colonial History*, vol. 6, 2005, p. 121. L'autrice souligne le caractère exceptionnel de leurs voix de femmes noires

¹⁴ Voir Jennifer Boittin, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Anti-imperialism and Feminism in Interwar Paris*, London & London, University of Nebraska Press, 2010, chapitre 5.

¹⁵ Pap Ndiaye, « Présence africaine avant « Présence Africaine ». La subjectivation politique noire en France dans l'entre-deux-guerres », *Gradhiva*, n°10, 2009. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1517>. Consulté le 10 mai 2019.

La Dépêche africaine, à partir de 1928, était en principe l'organe officiel du « Comité de défense des intérêts de la race noire » (CDIRN), sur une ligne politique assimilationniste. Plutôt proche de la SFIO, le CDIRN et *La Dépêche* développaient des thèmes réformistes de différents horizons culturels et politiques, en associant différentes personnalités prestigieuses, dont René Maran. On avait affaire à des partisans modérés et éclairés d'une colonisation qui était le « fardeau de l'homme blanc » et de l'élite de la « race » pour apporter la civilisation aux masses africaines. L'élite antillaise devait « hâter l'évolution » des Africains. Le journal militait parallèlement pour une alliance entre élites noires des différents continents afin de promouvoir la pensée et les arts noirs. En cela, il se distinguait des colonialistes blancs par ses attaques contre le racisme, les expositions d'indigènes, le travail forcé en Afrique et tout ce qui faisait l'ordinaire du parti colonial. *La Dépêche* était à la fois antiraciste biologique, au sens où la plupart des auteurs ne croyaient pas à une hiérarchie irréductible des races, et coloniale¹⁶.

Les sœurs Nardal, pendant leurs études parisiennes, collaborent à ce journal au titre intéressant et au sous-titre qui l'est plus encore : « Grand organe républicain indépendant de correspondance entre les noirs et d'études des questions politiques et économiques coloniales ». L'idéologie coloniale qu'évoque Pap Ndiaye apparaît visiblement dans la phrase qui complète le bandeau : « Défendre nos colonies, c'est fortifier la France ! » L'identité noire mais coloniale ainsi revendiquée se retrouve dans les articles mêmes, avec toute son ambiguïté : l'on trouve des articles signés par un « ingénieur colonial », un « colon à la Côte d'Ivoire », un « ancien chef du Service du Personnel à la Résidence générale de France au Maroc » ; dans le même temps, la revue présente positivement le reportage d'Albert Londres *Terre d'ébène*, contemporain de la parution et ayant une réputation de texte anticolonial – pour l'époque, constat relativement vrai¹⁷. Paulette Nardal quant à elle y signe des articles aux côtés de René Maran, qu'elle retrouvera dans *La Revue du Monde noir* ; elle y côtoie également Félix Couchoro et Marcelle Besson, deux journalistes aux profils différents : lui est auteur de fictions africaines, elle journaliste aux liens affirmés avec la Guadeloupe¹⁸. Avec Maurice Satineau comme rédacteur en chef, *La Dépêche africaine* avant les années 1930 constitue une forme de laboratoire vivant de la négritude à venir¹⁹.

Paulette Nardal fait paraître dans *La Dépêche africaine* des textes variés : « Sur les douze textes qu'elle publie, huit évoquent la culture noire, à travers la musique et la danse, de la biguine aux

¹⁶ *Id.*

¹⁷ Frédéric Lambert, « Esthésie de la dénonciation. Albert Londres en *Terre d'ébène* », *Le Temps des médias*, 2016/1, n°26, p. 75-92. Compte rendu de la parution par Marcelle Besson dans le numéro 13 d'avril 1929.

¹⁸ Félix Couchoro (1900-1968) est un auteur togolais qui compte dans l'histoire littéraire africaine. Pour Marcelle Besson, voir : Jennifer Boittin, *op. cit.*, p. 148 particulièrement.

¹⁹ Maurice Satineau (1896-1960) a publié une *Histoire de la Guadeloupe sous l'Ancien Régime*, une histoire de Schoelcher ; député de la Guadeloupe de 1936 à 1930, il est le fondateur de *La Dépêche africaine* pendant ses années d'études. Voir Dominique Chathuant, « D'une République à l'autre : ascension et survie politique de Maurice Satineau (1891-1945) », *Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe*, 178, 2017, p. 9-85. URL : <https://doi.org/10.7202/1045699a>. Consulté le 15 septembre 2019.

Spirituals, en passant par la sculpture, ou encore le théâtre²⁰ ». C'est également une période d'écriture en commun, de duo en quelque sorte avec sa sœur Jane : et cet esprit de sororité, qui marque ses premières publications, est significatif d'un certain esprit collectif qui va marquer le restant de sa carrière. Jane Nardal y écrit par exemple un article au titre évocateur dans le numéro d'octobre 1928, « Pantins exotiques ». L'article repose sur un constat énoncé dès les premières lignes :

En vain vous efforcerez-vous de détruire maintes légendes l'on ne vous croira guère : si bien que vous vous reprochez d'essayer de détruire des illusions profondément ancrées dans l'esprit français et tombées de la littérature dans le domaine public²¹.

Il est nourri de références littéraires précises et modernes à la fois ; elle critique l'un des ouvrages de Paul Morand en expliquant comment y fonctionne le type du nègre, comment il est né ; mais elle le fait selon une progression qui récapitule à la fois la littérature exotique et ses conséquences sur l'éthos même des noirs :

Aurions-nous le courage de nous dépouiller du prestige que nous confère la littérature exotique et de détonner, modernes, sur le décor passé, rococo des hamacs, palmiers, forêts vierges, etc²².

Elle brocarde ensuite, *passim*, les « métropolitains sédentaires et sentimentaux » qui constituent le lectorat de la littérature coloniale (elle ne l'exprime pas selon cette expression, mais oppose quelques auteurs réalistes comme les Leblond aux auteurs exotiques à la Bernardin de Saint-Pierre). L'article vise ainsi à présenter Joséphine Baker et la manière dont elle « troua le décor de toile peinte à la Bernardin ». L'on peut comprendre l'idée selon laquelle Jane aurait été plus novatrice que sa sœur, idée exprimée par exemple dans l'article de *Libération* cité plus haut : « Bien plus radicale que Paulette, l'apport de Jane Nardal, précurseur du « mouvement noir », a été plus relégué encore que les travaux de son aînée²³ ». Paulette Nardal serait-elle mieux acceptée de nos jours parce que plus consensuelle ? Le 30 mai 1929, elle publie un article qui rétrospectivement fait date : « Le Nouveau bal nègre de la Glacière » sort en troisième page, à la rubrique « dépêche littéraire et sociale » et non en deuxième (rubrique « dépêche politique »), comme sa sœur²⁴. Pourtant, Jane Nardal, on l'a vu, évoque l'aspect littéraire de l'internationalisme noir, alors que Paulette Nardal aborde le bal sous une perspective bien plus politique : le choix de la rubrique

²⁰ Ève Gianoncelli, *La Pensée conquise. Contribution à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre au XX^e siècle*, thèse de doctorat en science politique soutenue en 2016 à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, p. 101.

²¹ Jane Nardal, « Pantins exotiques », *La Dépêche africaine*, n° 8, octobre 1928.

²² *Ibid.*

²³ Léa Mormin-Chauvac, art. cit.

²⁴ Jennifer Boittin remarque que Paulette Nardal est principalement cantonnée à cette rubrique (Jennifer Boittin, art. cit., p. 122).

révèle beaucoup de la construction d'une figure d'auteur et de sa postérité. Jane est identifiée à la politique, sa sœur davantage à la littérature ; et pourtant Jane évoquait la littérature alors que Paulette décrit un moment actuel, un endroit particulier : dans cette description faite avec par le biais du « nous », il est question de couleur locale antillaise en plein Paris.

Ces libres filles des tropiques ainsi que leurs cavaliers portent le costume européen, ce qu'on ne peut s'empêcher de regretter, tant le cadre et la musique sont bien du cru.

Voyez-les emportés par le même élan, sous le vent d'orage que souffle le trombone à coulisse, balançant leurs hanches et scandant la mesure avec une entraînante conviction ! La clarinette s'insinue dans la tempête et la domine bientôt de ses cris déchirants, les prolongeant pour les couper brusquement d'une grêle de petites notes sautillantes qui relie les temps forts. Mais le plus souvent la syncope laisse au bruit des pieds le soin de les marquer²⁵.

On aurait ici, dans ce bal qu'elle décrit, une forme d'hétérotopie qui renvoie à l'île, à l'altérité antillaise au milieu de Paris : la développant dans un journal lui-même à part de la production périodique, Paulette Nardal écrit en fait une forme de conscience noire²⁶. En août 1930, elle publie également, à la même page du périodique, un article intitulé « Une femme sculpteur noire²⁷ » : toujours dans cette perspective de l'à-côté (le bal antillais à côté des bals parisiens, la sculptrice noire à côté des sculpteurs institués), elle présente « Miss Augusta Savage » dans un texte aux accents biographiques. Trois photographies représentant trois œuvres accompagnent le texte, ce qui n'est pas fréquent dans la publication : c'est un article culturel, comme le prouvent ces photographies ; mais c'est également la démonstration d'une réflexion sur la race, comme on peut le voir à la citation suivante : « Son inspiration est avant tout d'ordre racial, chose assez rare chez les races conquises et transplantées ». Elle profite également de cet article pour citer la revue *Eve*²⁸, à l'occasion de l'épisode du retrait d'une bourse du Conservatoire américain de Fontainebleau : accordée à l'artiste, elle est supprimée quand le comité apprend que la jeune femme était noire. Lectrice autant qu'autrice, Paulette Nardal se place donc, par la mention même de cette revue, dans la dynamique féministe qui nourrit son écriture. Cet aspect de son écriture se retrouve logiquement dans d'autres types de textes : ainsi, quand elle écrit la fiction « En exil », c'est un personnage féminin qui en est l'héroïne, plus précisément une vieille femme, employée de ménage

²⁵ Paulette Nardal, « Le Nouveau bal nègre de la Glacière », *La Dépêche africaine*, n° 14, 30 mai 1929.

²⁶ Selon le principe de Michel Foucault, l'hétérotopie est ce lieu qui « parmi tous ces lieux qui se distinguent les uns des autres », ajoutant qu'« il y en a qui sont en quelque sorte « absolument différents », des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les compenser, à les neutraliser ou à les purifier ». Michel Foucault, « Les utopies réelles ou lieux et autres lieux », *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2015.

²⁷ Paulette Nardal, « Une femme sculpteur noire », *La Dépêche africaine*, n° 27 et 28, août-septembre 1930.

²⁸ Créé en 1920, « Le premier quotidien illustré de la femme » est publié à Paris jusqu'en 1954. Notice de la Bibliothèque Nationale de France (BNF) : https://data.bnf.fr/fr/32771466/eve_paris_1920/.

à Paris et qui regrette sa Martinique natale²⁹. Mais le féminisme n'est pas seul à pouvoir être souligné dans cette nouvelle ; dans la rêverie qui ramène la vieille Élixa au pays se lisent certains traits propres à rappeler d'autres auteurs antillais. Le choix même d'une héroïne pauvre renvoie aux thèmes développés par Joseph Zobel, futur collaborateur de *Martinique* comme elle : ainsi du goût pour les contes mis en avant dans la nouvelle, par opposition à la modernité parisienne marquée par la régularité et le froid. Brouillant ainsi les frontières génériques, géographiques et idéologiques, les premières contributions de Paulette Nardal à *La Dépêche africaine* inaugurent, sous un titre qui semble colonial, une réflexion protéiforme qui mêle conscience noire et féministe ainsi qu'influence littéraire martiniquaise.

2. Paris : *La Revue du Monde noir*

La Revue du monde noir ne fera paraître que six numéros ; elle est souvent citée comme une première tentative qui mènera à *Présence africaine* (1947) et à l'épanouissement de la négritude. Sa particularité première serait plutôt à chercher du côté du bilinguisme de la revue, qui présente ses articles en deux colonnes, l'une en français et l'autre en anglais ; par ailleurs, son titre se révèle marquant et ancre le périodique dans un monde francophone aux frontières élargies. Le « Monde noir » : l'expression souligne les liens entre les identités noires par le monde et les cultures locales. La revue survient de fait après plusieurs tentatives d'autres périodiques aux larges ambitions : Philippe Dewitte note ainsi que *Le Messager Dahoméen* (1921), *Le Paria* (1922), *Les Continents* (1924), *La Voix des Nègres* (1927), *Le Cri des Nègres* (1931) ont ainsi, le temps de quelques numéros, fait collaborer – entre autres – des auteurs noirs³⁰.

Présence africaine reprend peu ou prou le débat laissé en l'état par *l'Étudiant Noir* et *La Revue du Monde noir*, mais cette fois, la réhabilitation de la culture africaine atteint le cœur même de l'intelligentsia parisienne³¹.

Léon-Gontran Damas dans une interview replace lui aussi la revue dans un monde médiatique prolifique :

Qu'est-ce que *La Revue du monde noir*? C'est le prolongement de deux autres journaux, en fait de trois journaux qui paraissaient à cette époque, toujours avec les mêmes difficultés matérielles. Nous sommes en plein régime colonial et tout journal qui, à cette époque, essayait de montrer un visage défensif était immédiatement pris en chasse et poursuivi par le ministère des Colonies, surtout par la Direction des Affaires politiques. C'est ainsi que *La Revue du monde noir*, si elle donne l'impression actuelle d'avoir été une revue assagie, une revue bourgeoise, n'en était pas moins nécessaire ; car il faut toujours tenir compte des

²⁹ Paulette Nardal, « En exil », *La Dépêche africaine*, n°19, 15 décembre 1929.

³⁰ Philippe Dewitte, « Le Rouge et le Nègre », *Hommes et migrations*, n° 1257, septembre-octobre 2005, p. 34-40.

³¹ *Ibid.*

circonstances et du temps dans lequel les choses se déroulent. À vrai dire le premier journal qui parut en France s'appelait *Les Continents*, dirigé par René Maran et un Dahoméen, le prince Touvalou. Au même moment, un autre journal paraissait, mais beaucoup plus engagé. C'était le journal *Le Paria*, dirigé par Ho Chi Minh et par Senghor, non pas Léopold, mais un autre, un parent de l'actuel président de la République du Sénégal³².

Il ajoute qu'il distribuait la *Revue* à Montparnasse dans la nuit, entre autres souvenirs : se dessine ainsi une certaine mythologie propre aux grands moments de la littérature. Dans cette mythologie se compte Paulette Nardal et la manière dont elle y évoque « l'éveil de la conscience de race » ; cet article est passé à la postérité, se retrouvant cité avec une certaine fréquence³³. Anthony Mangeon résume plus particulièrement l'inspiration de cet article ainsi :

La position syncrétique d'un Alain Locke sera de son côté reprise par les sœurs Jane et Paulette Nardal dans leur éphémère *Revue du Monde Noir* (1931-1932), dont le dernier numéro consacre un article à « l'éveil de la conscience raciale » et défend à son tour la thèse d'une identité bifide, qui ne serait plus cette fois afro-américaine mais « afro-latine³⁴ ».

Alors qu'elle avait dans *La Dépêche africaine* écrit des textes fictionnels ou des chroniques, elle publie ici deux articles au statut plus documentaire : d'abord un compte rendu sur l'intervention d'une conférencière noire à Cambridge, puis son fameux essai médiatique – sans compter sa mention en tant que traductrice. Le fictionnel ou la chronique sont laissés à d'autres membres : Lionel Attuly pour des textes de chronique, Étienne Léro pour une fiction et des poèmes, Félix Éboué pour les contes africains.

Dans le premier numéro, elle publie donc un article de deux pages sur Grace Walker, intitulé « Une noire parle à Cambridge et à Genève³⁵ ». L'article est d'ailleurs suivi par un poème de Claude McKay et par une nouvelle de John Matheus, « Brouillard », qu'elle traduit³⁶. L'autrice assume donc des rôles pluriels dans cette revue, et elle apparaît également par d'autres biais : entourée par sa sœur, puisque dans le deuxième numéro, Andrée Nardal publie une « Étude

³² Marc-Vincent Howlett, « Interview de Léon-Gontran Damas », *Présence africaine*, n° 187-188, 2013, p. 27-28.

³³ Tanella Boni, « Femmes en négritude : Paulette Nardal et Suzanne Césaire », *Rue Descartes*, n° 83, 2014, p. 62-76.

³⁴ Anthony Mangeon, « « Who and What is “Negro” ? » La « littérature nègre » en débat, de la Harlem Renaissance à la négritude parisienne », *Littératures noires* (« Les actes »), [En ligne], mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 24 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/484>. L'auteur oppose auparavant les positions, exprimées dans leurs journaux respectifs, d'Étienne Léro et René Méné à celles d'Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor.

³⁵ Paulette Nardal, « Une noire parle à Cambridge et à Genève », *La Revue du Monde noir*, [n°1, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 40-41.

³⁶ John Matheus, « Brouillard », trad. Paulette Nardal, *La Revue du Monde noir*, [n°1, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 43-55.

sur la biguine créole³⁷ » ; entourée également par Mme Attuly, Janette Achille, Louis Th. Achille et d'autres pendant une soirée culturelle dont la revue publie le compte rendu³⁸. On peut donc se poser la question de la posture de ces autrices face à un champ de publication dans lequel leur condition de femmes noires est plutôt inédite : dans ce monde parisien des années 1930, ces étudiantes noires aux portes de l'Amérique, ces intellectuelles qui font salon développent une posture propre qui refuse une trop grande radicalité. Leurs articles peuvent être polémiques autant que fictionnels, adopter le ton de la chronique ou celui du débat intellectuel ; leur vie sociale, si elle apparaît peu, constitue cependant une toile de fond qui complète leur identité. On peut alors souscrire à la remarque suivante :

La posture des sœurs Nardal constitue ici un compromis pour se faire accepter dans le champ littéraire français de l'époque et pouvoir écrire dans des publications telles que *La Dépêche africaine* et *La Revue du monde noir*, éditées et imprimées à Paris³⁹.

Le fameux article de Paulette Nardal sur l'éveil de la conscience de race adopte des accents polémiques et généraux pour développer initialement sa description de la différence entre les noirs américains et les Antillais dans leur rapport à l'identité noire. La mise en lumière d'un basculement générationnel dans les premières lignes appartient à la posture de Paulette Nardal, ainsi que la mention assez rapide de la littérature qu'elle qualifie d'« aframéricaine ». Et le texte développe une pensée sur la littérature noire qui n'est pas sans rappeler – et dépasser – les écrits concomitants des théoriciens de la littérature coloniale. Elle dresse également l'histoire médiatique qui a conduit à *La Revue du Monde noir*, évoque la place des femmes dans le combat pour que la race noire « [égale] la race aryenne ». Le dernier paragraphe laisse comprendre la tonalité de ce texte publié, donc, au début des années 1930 :

Faut-il voir dans les tendances que nous exprimons ici une implicite déclaration de guerre à la culture latine et au monde blanc en général ? C'est une équivoque que nous nous en voudrions de ne pas dissiper. Nous avons pleinement conscience de ce que nous devons à la culture blanche et nous n'avons nullement l'intention de l'abandonner pour favoriser je ne sais quel retour à l'obscurantisme. Sans elle, nous n'eussions pas pris conscience de ce que nous sommes. Mais nous entendons dépasser le cadre de cette culture pour chercher à l'aide des savants de race blanche et de tous les amis des Noirs, à redonner à nos congénères la fierté d'appartenir à une race dont la civilisation est peut-être la plus ancienne du monde. Bien informés de cette civilisation, ils ne désespéreront plus de l'avenir de leur race dont une partie semble maintenant en sommeil. Ils tendront à ces

³⁷ Andrée Nardal, « Étude sur la biguine créole », *La Revue du Monde noir*, [n°2, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 121-123.

³⁸ Guy Zuccarelli, « La Religion des vaudous », *La Revue du Monde noir*, [n°4, 1932], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 248-250.

³⁹ Emmanuelle Bruneel et Tauana Olivia Gomes Silva, « Paroles de femmes noires. Circulations médiatiques et enjeux politiques », *Réseaux*, 2017, n°201, p. 66.

frères attardés une main secourable et s'efforceront de les comprendre et de les mieux aimer⁴⁰.

Paulette Nardal écrit ici en tant que porte-parole : la portée de ses derniers mots se lit en ce sens.

3. Un article particulier : « Guignol ouolof » dans *L'Étudiant noir*

Il faut ici aborder un texte intermédiaire, celui que publie Paulette Nardal dans *L'Étudiant noir* en 1935, intitulé « Guignol ouolof⁴¹ ». On retrouve aux côtés de Nardal Césaire et Senghor, comme dans *La Revue du monde noir* ; la différence est que « Guignol ouolof » décrit une scène de vie avec une certaine intensité, allant chercher davantage du côté de la chronique que de l'essai.

Huit heures du soir. Avant le théâtre, « quick lunch » dans un café du Quartier Latin, qu'illumine le bariolage barbare des tubes de néon.

Tout à coup, entre la lumière et moi s'interpose la silhouette d'un Noir immense. Costume de général d'opérette. Drap noir sur lequel éclatent des brandebourgs imposants, épauettes, casquette plate d'officier allemand, galonnée d'or et de rouge, et détail encore plus inattendu, monocle à cordonnet noir, encastré dans l'arcade sourcilière gauche. Ce détail incongru, dans ce costume absurde n'arrive pas à donner au long visage ouolof l'effet du grotesque recherché. Pris en lui-même, il me rappelle curieusement certain visage blanc, au sourire grave et à l'air infiniment noble⁴²...

L'anecdote, qui prend la dimension d'un instant décisif (que va-t-elle faire face à cette caricature ?), se clôt sur la parole du vendeur de cacahouètes avec qui elle échange quelques mots, lui demandant s'il ne trouve pas « pénible » le costume :

« Pas plus qu'un acteur comique au théâtre. J'ai d'ailleurs été acteur. J'aime autant faire ce métier ridicule que d'être chômeur ou de vivre des femmes... » Et puis, avec un sourire d'une inimitable finesse : « Les Blancs veulent qu'on les fasse rire ; moi, je veux bien... au moins, je peux manger... ».

Ce court article complète en quelque sorte la période des années 1930 dans l'écriture médiatique de Paulette Nardal. *La Revue du Monde noir* avait défini une enquête autour de la question « comment les noirs vivant en Europe doivent s'habiller⁴³ » : elle y répond ici à sa manière. Cet intermède, en quelque sorte, montre bien que la question du vêtement est traitée par la presse sous différents angles et par différents textes – et Paulette Nardal se situe au croisement de ces interactions. Plus largement, située dans un mouvement intellectuel qui s'exprime par la presse,

⁴⁰ Paulette Nardal, « Éveil de la conscience de race », [n°6, 1932], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 349.

⁴¹ Paulette Nardal, « Guignol ouolof », *L'Étudiant noir*, n°1, mars 1935.

⁴² *Id.*

⁴³ L.-Th. Achille, « Notre enquête », *La Revue du Monde noir*, [n° 3, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 182-186 ; d'autres réponses sont présentées dans les numéros suivants. L'auteur est le cousin germain des sœurs Nardal.

Paulette Nardal fait jouer sur le plan concret aussi bien qu'abstrait les premières gammes de la négritude. On y trouve également en germes certains traits que la décennie suivante développera dans d'autres cercles et sous d'autres formes.

4. Fort-de-France : *Martinique*

Pendant la guerre, Paulette Nardal se remet d'abord de sa blessure en Angleterre ; retournant ensuite en Martinique, elle y donne des cours clandestins d'anglais⁴⁴. En juillet 1943, l'île est acquise aux FFL et gouvernée par Georges-Louis Ponton, qui encourage la vie intellectuelle locale en recrutant notamment Joseph Zobel comme attaché de presse et en encourageant le lancement d'une revue locale intitulée *Martinique* dont les cinq numéros sont conservés à la Bibliothèque Nationale de France. Non numérisée, elle fait partie de ces périodiques de petites collections qui nécessitent un dépouillement en bibliothèque et sont encore peu étudiés malgré leur richesse⁴⁵. Dans le premier numéro, on ne trouve aucune femme (bien que « Le Syllabaire⁴⁶ » de Joseph Zobel soit dédié à Suzanne Césaire) ; on trouvera dans le quatrième numéro un article de Paulette Nardal sur la musique. C'est dans ce périodique que se lisent au mieux les liens entre Joseph Zobel et Paulette Nardal, pour revenir à cet auteur qui avait inauguré notre article : lui y publie plusieurs textes fictionnels et un article sur l'art local ; elle y revient sur l'un de ses sujets de prédilection, à savoir la musique. La publication de son article sur « La Musique et les noirs » est en effet concomitante de la sortie de son périodique *La Femme dans la cité* ; mais le statut des deux périodiques n'est pas le même, et Paulette Nardal s'adapte à chaque titre.

La revue ne présente aucun sous-titre ; au contraire, sa couverture est assez dépouillée et la place d'emblée, par la gravure et par la qualité du papier même – ainsi que les gravures qu'égrène le texte –, dans les traces d'une certaine modernité officielle : le prospectus s'adresse ainsi plus particulièrement à la jeunesse et réitère les liens entre la Martinique et la France. La tonalité reste celle d'un périodique colonial : le gouverneur Ponton publie un texte intitulé « Les Empires coloniaux et leur avenir » dans le premier numéro, et différents contributeurs peuvent y intervenir sur des sujets comme la médecine coloniale, les fournitures scolaires, la musique ; on y publie également des nouvelles. « La musique et les noirs » est l'article de Paulette Nardal qui ouvre le quatrième numéro, lequel se clôt avec (un extrait de) *Diab'-là* de Zobel ; entre ces deux textes, l'on trouve entre autres des articles informatifs sur Marrakech, la connaissance botanique et agricole, le

⁴⁴ Emily Musil Church, art. cit., p. 380.

⁴⁵ Louise Hardwick, *Joseph Zobel. Négritude and the Novel*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018, p. 22 : « Through archival research I have uncovered a neglected short-lived review called *Martinique : une revue trimestrielle* [...]. It is astonishing that this significant publication has never been analysed by scholars ».

⁴⁶ Joseph Zobel, « Le Syllabaire », *Martinique*, n° 2, 1945.

langage créole, les écoles à la Martinique au XVIIe et XVIIIe siècles. Dans ce système médiatique qu'est *Martinique*, Paulette Nardal s'inscrit dans la lignée des essayistes, au sein d'une tonalité coloniale qui peut rappeler l'environnement intellectuel de *La Dépêche africaine*.

Dans son article, après avoir défini les liens entre la musique et les Noirs africains, Paulette Nardal passe aux liens unissant la musique et les Noirs américains : ce prologue amène en fait à la description d'« une revue nègre donnée à Paris et [...] un sketch représentant un épisode caractéristique de la vie des Noirs des états du Sud⁴⁷ » ; puis le texte passe aux Antilles par le biais de la musique et du rythme. L'article en arrive ensuite à une véritable leçon musicale qui tire sa force des connaissances de Paulette Nardal, mais toujours sous le chapitre de la race ; elle décrit ainsi la réunion des esclaves américains dans les forêts, la nuit, pour chanter : le texte de théorie musicale s'évade alors vers une forme de fiction, retrouvant en cela l'hybridité remarquée plus haut. L'article se clôt enfin sur la musique et les Antillais : y émerge même l'idée des chorales qu'elle organisera à la fin de sa vie.

Dans ce creuset périodique d'une Martinique qui vit la fin de la guerre, Joseph Zobel et Paulette Nardal trouvent un accord inattendu autour de la question des bals. Le romancier écrit ainsi :

il m'arrive souvent d'être l'heureux spectateur de ces petits bals rustiques, que les gens convenables ne peuvent pas voir ni même écouter décemment. [...] Parfois cela devient émouvant de beauté, provoquant je ne sais quelle envie de crier aussi, en guise de protestation et d'espérance : « laissez passer mon peuple, n'arrêtez pas sa marche⁴⁸ ».

Il développera également ce thème, vingt ans après, dans la revue *Awa* qui paraît au Sénégal et dans laquelle il publie « Le Phonographe⁴⁹ » : cet intérêt pour le bal se décline donc, sous la plume de Paulette Nardal, dans une perspective moins romancée qui était celle de *La Dépêche africaine* en 1928. Le bal antillais devient un thème, le symbole d'une énergie qui se révèle dans les parutions périodiques propres, soit au territoire antillais, soit aux territoires de sa diffusion parisienne. Mais surtout, les deux auteurs citent la même phrase : « Laissez passer mon peuple, n'arrêtez pas sa marche⁵⁰ ». Or cette phrase, citée d'abord par Paulette Nardal comme relevant de la « poésie hébraïque », semble être en partie une traduction du *negro spiritual* « Go down Moses » ; mais en

⁴⁷ Paulette Nardal, « La Musique et les noirs », *Martinique*, n° 4, décembre 1944.

⁴⁸ Joseph Zobel, « Considérations sur l'art local », *Martinique*, n°5, 1946.

⁴⁹ Joseph Zobel, « Le Phonographe », *Awa*, n°5, mai 1964. Parution la même année dans le recueil *Le Soleil partagé* chez Présence africaine. Paulette Nardal écrit une présentation positive de la revue sénégalaise pour le journal *La Paix* (source : Annette Joseph-Gabriel, « Beyond Négritude: Francophone African Women's Pan-Africanism ». URL : <https://www.aaihs.org/beyond-negritude-francophone-african-womens-pan-africanism/>. Consulté le 14 juin 2019).

⁵⁰ On retrouve trace de cet imaginaire des *negro spiritual* dans la phrase finale du « Phonographe » que Joseph Zobel : « Toute la salle dansait comme un peuple délivré ».

partie seulement, car la deuxième proposition ne se retrouve pas ailleurs que chez ces deux auteurs, l'une influençant l'autre et entrant dans un intéressant jeu de miroir. Plus largement, Joseph Zobel dans ses « Considérations sur l'art local » exprime son regret de ne pas avoir un art martiniquais propre – voire un artisanat, puisqu'il commence son article par la figure du touriste – et reste concentré sur le cas insulaire ; Paulette Nardal, quant à elle, retrouve les accents internationalistes de ses publications des années 1930. Le « peuple » ici ne recouvre pas la même réalité, mais l'accent est semblable. En outre, les deux auteurs ont ce point commun de sujets proches (la culture, la musique) et, rétrospectivement, de fictions mêmes qui se ressemblent – que l'on pense à la figure maternelle que développe Joseph Zobel dans « Le Syllabaire », que l'on compare ce texte à « En exil » de Paulette Nardal. La contribution de l'autrice à cette revue, brève mais emblématique d'un moment intellectuel et culturel de la Martinique, conforte l'idée que l'on peut se faire de sa place dans la littérature de l'après-guerre martiniquais.

5. Fort-de-France : *La Femme dans la cité*

Cette revue mérite un arrêt conséquent, et ce à plusieurs titres. Pour la durée de sa publication ; pour ce qu'elle révèle des positions politiques et idéologiques de Paulette Nardal ; par l'inscription de cette publication dans une dynamique historique et familiale pour l'autrice ; par les études enfin qui lui sont consacrées, prouvant son statut particulier dans la bibliographie consacrée à l'autrice. La gravure qui en constitue la couverture est représentative de la complexité de la publication : son analyse peut conduire à y lire à la fois une maternité républicaine, mais aussi un rappel de Fort-de-France et de l'identité catholique de la revue⁵¹. C'est en effet la publication du Rassemblement féminin, émanation de l'Union féminine civique et sociale, association fondée en 1925 par une militante du catholicisme social⁵². En Martinique, le mouvement s'oppose à l'association communiste fondée par Jeanne Léro⁵³, comme on peut le voir à quelques mentions dans les éditoriaux de Paulette Nardal ; plus largement :

Au moment des élections de 1945, année marquée par l'octroi du droit de vote aux femmes en France, deux organisations féminines œuvrent en Martinique : Le

⁵¹ Paulette Nardal, éd. et trad. Tracey Denean Sharpley-Whiting, *op. cit.*, p. XVII-XIX.

⁵² Voir https://data.bnf.fr/11381564/rassemblement_feminin_martinique/. Voir aussi Clara Palmiste, « Le vote féminin et la transformation des colonies françaises d'Amérique en départements en 1946 », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Colloques, mis en ligne le 05 juin 2014. URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/66842>. Consulté le 14 juin 2019.

⁵³ Sœur d'Étienne Léro ; il avait participé à *La Revue du monde noir* par plusieurs articles. Paulette Nardal l'évoque à la p. 31 de l'ouvrage de Philippe Grollemund : « Il y a des interrogations selon lesquelles je me suis retrouvée dans un salon fréquenté par des gens de gauche. Je n'ai pas cherché un salon fréquenté par des gens de gauche ; voilà, c'est comme cela, ces gens-là sont venus au moment de la *Revue du monde noir*. Il y avait MÉNIL, Étienne LÉRO..., ils savaient qu'il y avait un journal en projet et ça les intéressait. D'ailleurs, MÉNIL m'a dit "Votre revue, c'est une revue à l'eau de rose !" »

Rassemblement féminin (1945) fondé et dirigé par Paulette Nardal et affiché comme apolitique et L'Union des femmes de la Martinique (1944) d'orientation communiste et dirigée par Jeanne Lero. Dans *La Femme dans la Cité* (1945-1950), journal associé au Rassemblement féminin, nombreux sont les articles sur la fonction sociale et politique de la femme noire qui revendiquent également de meilleures conditions de vie pour les femmes. Dans l'éditorial de juin 1948, Paulette Nardal met l'accent sur le devoir des citoyennes, surtout des chrétiennes, de se tourner vers les problèmes sociaux et de s'engager dans des initiatives aptes à construire une société plus juste et plus égalitaire (Nardal, 1948⁵⁴).

La Femme dans la cité, sous-titrée « revue mensuelle du Rassemblement féminin » est conservée pour quelques exemplaires par la BNF : la collection, quoique numérisée, est lacunaire – premier indice de son statut problématique. Le sous-titre laisse penser que ce bulletin d'une association pourrait être pour le moins sec ; il n'en est rien. En effet, les 1100 exemplaires qui paraissent tous les mois font la part belle, outre les éditoriaux signés par Paulette Nardal, à des textes littéraires ou politiques. S'y lisent des influences qui dépassent le cadre métropolitain : l'ancrage local, très fort par les annonces et les textes, est nourri de références qui portent la revue vers un féminisme local autant que français. De manière intéressante, le mensuel peut également être vu comme l'héritier de sociétés mutualistes féminines martiniquaises auxquelles participait Louise, la mère de Paulette Nardal⁵⁵.

Dans cette entreprise à la fois politique et familiale, un point important attire l'attention des lecteurs : les signatures sont souvent constituées de pseudonymes ou d'initiales, et Paulette Nardal se révèle être l'un des rares noms que l'on peut retrouver. Le collectif visible dans ce périodique relève donc d'une certaine conception du journalisme : vecteur d'un message politique et social, *La Femme dans la cité* prend ses distances avec le modèle médiatique auquel Paulette Nardal a contribué jusque-là, et que l'on peut résumer par un mélange de culture et d'idéologie dans un monde aux signatures principalement masculines. La revue se compose de quatre pages qui jouent le rôle prédominant d'un lien social, et le statut du périodique permet de replacer les publications de Paulette Nardal dans un autre réseau : celui des titres féminins défendant une idée politique du rôle des femmes. Elle y apparaît, par sa signature, en organisatrice d'un groupe de collaboratrices actives qui comprend plusieurs noms, parmi lesquels : Arabelle, Y.B., Magny, A. Eda-Pierre (sa sœur Alice, mariée à Willem Eda-Pierre en 1931), Marie Berté.

L'on peut trouver dans la revue un exemple d'interaction entre les textes et de liens entre les auteurs. Ainsi, en janvier 1949, Paulette Nardal publie un article sur les cantiques de Noël qui est accompagné de la mention « notre folklore⁵⁶ ». Dans le même numéro, Marie Berté publie « Les

⁵⁴ Emmanuelle Bruneel et Tauana Olivia Gomes Silva, art. cit., p. 63.

⁵⁵ Voir Clara Palmiste, art. cit., p. 5.

⁵⁶ Paulette Nardal, « Cantiques de Noël. Notre folklore », *La Femme dans la cité*, n° 43, janvier 1949.

Bœufs à Noël (notre folklore⁵⁷) » : c'est bien une fiction, mais le titre garde cet élément important qui signale l'appartenance à un folklore. La même Marie Berté publie d'autres textes, assumant principalement les fictions qui renvoient à l'identité martiniquaise : on peut citer « Légendes créoles. La Diabliesse martiniquaise » en 1948, puis en 1950 « Le Zombi de l'orphelinat » ; la revue signale alors que son livre *Sorcelleries et superstitions martiniquaises* est à paraître⁵⁸. L'une est donc autrice de fiction, l'autre se réserve des sujets plus théoriques et sérieux : la posture de Paulette Nardal semble avoir évolué vers une forme de tutélarité – ou du moins le contraste avec Marie Berté va-t-il dans ce sens, elle qui est citée comme autrice de « roman sentimental caribéen⁵⁹ ». Contemporaine de Joseph Zobel, elle est comme lui publiée aux imprimeries officielles de Fort-de-France dans les années 1940, on lui attribue dans les années 1950 l'écriture de « gentils contes⁶⁰ » à la portée folklorique et elle peut apparaître dans certaines anthologies⁶¹. Elle ne possède pas cette aura intellectuelle qui entoure Paulette Nardal : le journal rejoue et reconduit cette distinction.

Le statut de *La Femme dans la cité* semble donc protéiforme : à l'image de sa fondatrice, la revue brasse mouvement politique et ambition culturelle. Par comparaison avec les autrices de la revue, Paulette Nardal se signale par son rôle de rédactrice en chef ; elle affirme une posture d'autrice plus versée dans les essais, plus intellectuelle donc. Elle y développe également un féminisme chrétien et conservateur mêlé à son attachement à combattre l'abstention et à défendre le droit de vote ; outre cela, le leitmotiv « faire œuvre civilisatrice », qui revient dans trois de ses éditoriaux, donne à l'ensemble des contributions une tonalité coloniale rappelant l'ambiguïté que le lecteur actuel pourrait trouver problématique. Mais relire les publications de Paulette Nardal permet justement d'éviter une vision anachronique de décennies pendant lesquelles les positions politiques et esthétiques d'auteurs de la négritude (au sens large) produisent des textes variés, dans des contextes différents mais toujours marqués par une forte empreinte coloniale.

6. Conclusion : une autrice dans la presse

Dans la polyphonie des publications médiatiques des années 1930 et 1940, Paulette Nardal a su faire varier son statut d'auteur par le biais même de l'identité et du statut des périodiques auxquels elle a collaboré – ou qu'elle a fondés. Les discours tenus sur ces périodiques prouvent leur

⁵⁷ Marie Berté, « Les Bœufs à Noël (notre folklore) », *La Femme dans la cité*, n° 43, janvier 1949.

⁵⁸ Marie Berté, « Les légendes créoles. La diabliesse martiniquaise », *La Femme dans la cité*, n° 37, mars 1948 ; « Le Zombi et l'orphelinat », *La Femme dans la cité*, numéro spécial, 1950.

⁵⁹ Christiane Ndiaye, « L'imaginaire du poisson amoureux chez les romancières francophones de la Caraïbe », *Présence francophone*, n° 72, 2009, p. 11-32.

⁶⁰ Eugène Revert, « Littérature et géographie : À propos de quelques œuvres antillaises récentes », *Cahiers d'outre-mer*, n° 12 - 3e année, Octobre-décembre 1950, p. 389.

⁶¹ *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 106, juillet-septembre 1991.

valeur dans l'histoire littéraire et intellectuelle, partant celle des journalistes qui y collaborent. Or la particularité de Paulette Nardal tient aussi au fait qu'elle n'a publié que dans la presse : elle est en ce sens un cas d'école de la presse francophone, n'ayant pas de publication livresque en son nom propre. Il est donc nécessaire de passer par la presse pour comprendre l'écriture de cette figure cachée de la négritude ; et c'est alors qu'apparaissent les faisceaux d'auteurs dont elle fait partie. Publiant dans les mêmes revues que Félix Couchoro et Joseph André dans un premier temps, puis contemporaine de René Maran et Félix Éboué, apparaissant dans les mêmes sommaires qu'Aimé Césaire et Joseph Zobel ou, dans un registre différent, de Marie Berté, Paulette Nardal a contribué autant que ces noms plus ou moins connus à l'émergence par la presse d'une écriture proprement martiniquaise et en même temps internationaliste et féministe. Autrice de fiction, de chronique, d'essais, elle a apporté aux revues étudiées ici une portée différente et un statut fondateur dans l'histoire intellectuelle de la négritude.

Plus largement, la posture d'un auteur se travaille dans la presse ; dans le cas particulier des femmes de la négritude, c'est un espace littéraire qui leur est ouvert et dans lequel, bien que minoritaires, elles arrivent à déterminer des genres d'écriture qui leur sont propres. Au sein de plusieurs constellations d'auteurs médiatiques, féminins ou masculins, Paulette Nardal dessine donc une participation originale à l'histoire littéraire médiatique. Et il nous semble que c'est en passant par les textes dans le détail que l'on arrive à toucher de plus près cette autrice, sans passer par cette forme de discrimination que peut constituer le canon générique littéraire : construire la figure de Paulette Nardal par la presse, c'est aussi remettre en question les critères génériques qui ont contribué à faire émerger les textes poétiques pour définir la négritude, laissant de côté tout un ensemble de textes novateurs et puissants à leur époque de parution, ou bien au contraire laissant de côté leur aspect colonial pourtant peu évitable dans les années 1930.

Laure Demougin (Université Renmin de Chine, Institut franco-chinois de Suzhou / chercheuse associée au RIRRA21, Université Paul-Valéry Montpellier III).

Bibliographie critique

- BOITTIN, Jennifer, « In Black and White : Gender, Race Relations, and the Nardal Sisters in Interwar Paris », *French Colonial History*, vol. 6, 2005, p. 120–135.
- BOITTIN, Jennifer, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Anti-imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lindon & London, University of Nebraska Press, 2010.
- BONI, Tanella, « Femmes en négritude : Paulette Nardal et Suzanne Césaire », *Rue Descartes*, n° 83, 2014, p. 62-76.
- BRUNEEL Emmanuelle et GOMES SILVA Tauana Olivia, « Paroles de femmes noires. Circulations médiatiques et enjeux politiques », *Réseaux*, n°201, 2017, p. 59-85.
- CHATHUANT, Dominique, « D'une République à l'autre : ascension et survie politique de Maurice Satineau (1891-1945) », *Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe*, 178, 2017, p. 9-85. URL : <https://doi.org/10.7202/1045699a>. Consulté le 15 septembre 2019.
- DENEAN SHARPLEY-WHITING, Tracey, « Femme négritude: Jane Nardal, *La Dépêche africaine*, and the francophone new negro », *Souls: A Critical Journal of Black Politics, Culture, and Society*, vol. 2, n° 4, 2000, p. 8–17.
- DEWITTE, Philippe, « Le Rouge et le Nègre », *Hommes et migrations*, n° 1257, septembre-octobre 2005, p. 34-40.
- GIANONCELLI, Ève, *La Pensée conquise. Contribution à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre au XX^e siècle*, thèse de doctorat en science politique soutenue en 2016 à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis. Disponible sur HAL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01512366/document/>. Consultée le 14 mai 2019.
- GROLLEMUND, Philippe, *Fiertés de femme noire. Entretiens/Mémoires de Paulette Nardal*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- HARDWICK, Louise, *Joseph Zobel. Négritude and the Novel*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018.
- HOWLETT, Marc-Vincent, « Interview de Léon-Gontran Damas », *Présence africaine*, n° 187-188, 2013, p. 23-70.
- JOSEPH-GABRIEL, Annette, « Beyond Négritude: Francophone African Women's Pan-Africanism ». URL : <https://www.aaihs.org/beyond-negritude-francophone-african-womens-pan-africanism/>. Consulté le 14 juin 2019.
- LAMBERT, Frédéric, « Esthésie de la dénonciation. Albert Londres en Terre d'ébène », *Le Temps des médias*, n°26, 2016/1, p. 75-92.

- MANGEON, Anthony, « « Who and What is “Negro” ? » La « littérature nègre » en débat, de la Harlem Renaissance à la négritude parisienne », *Littératures noires* (« Les actes »), [En ligne], mis en ligne le 26 avril 2011. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/484>. Consulté le 24 mai 2019.
- MANGEON, Anthony, « Maîtrise et déformation : les lumières diffractées », *Labyrinthe*, n° 24, 2006 (2). URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1249>. Consulté le 24 mai 2019.
- MORMIN-CHAUVAC, Léa, « Paulette Nardal, théoricienne oubliée de la négritude », *Libération*, 26 février 2019. URL : https://www.liberation.fr/debats/2019/02/26/paulette-nardal-theoricienne-oubliee-de-la-negritude_1711727.
- MUSIL CHURCH, Emily, « In Search of Seven Sisters : A Biography of the Nardal Sisters of Martinique », *Callaloo*, vol. 36, n° 2, 2013, p. 375-390.
- NARDAL, Paulette, éd. et trad. DENEAN SHARPLEY-WHITING, Tracey, *Beyond negritude : essays from Woman in the city*, Albany, SUNY Press, 2009.
- NDIAYE Christiane, « L’imaginaire du poisson amoureux chez les romancières francophones de la Caraïbe », *Présence francophone*, n° 72, 2009, p. 11-32.
- NDIAYE, Pap, « Présence africaine avant « Présence Africaine ». La subjectivation politique noire en France dans l’entre-deux-guerres », *Gradhiva*, n°10, 2009. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/1517>. Consulté le 10 mai 2019.
- *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 106, juillet-septembre 1991.
- PALMISTE, Clara, « Le vote féminin et la transformation des colonies françaises d’Amérique en départements en 1946 », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Colloques, mis en ligne le 05 juin 2014. URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/66842>. Consulté le 14 mai 2019.
- REVERT, Eugène, « Littérature et géographie : À propos de quelques œuvres antillaises récentes », *Cahiers d’outre-mer*, n° 12 - 3e année, Octobre-décembre 1950, p. 387-389.

Ouvrages et articles cités

- ACHILLE, L.-Th., « Notre enquête », *La Revue du Monde noir*, [n° 3, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 182-186.
- BERTÉ, Marie, « Le Zombie et l’orphelinat », *La Femme dans la cité*, numéro spécial, 1950.
- BERTÉ, Marie, « Les Bœufs à Noël (notre folklore) », *La Femme dans la cité*, n° 43, janvier 1949.

- BERTÉ, Marie, « Les légendes créoles. La diablesse martiniquaise », *La Femme dans la cité*, n° 37, mars 1948.
- MATHEUS, John, « Brouillard », trad. Paulette Nardal, *La Revue du Monde noir*, [n°1, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 43-55.
- NARDAL, Jane, « Pantins exotiques », *La Dépêche africaine*, n° 8, octobre 1928.
- NARDAL, Paulette, « Cantiques de Noël. Notre folklore », *La Femme dans la cité*, n° 43, janvier 1949.
- NARDAL, Paulette, « En exil », *La Dépêche africaine*, n°19, 15 décembre 1929.
- NARDAL, Paulette, « Étude sur la biguine créole », *La Revue du Monde noir*, [n°2, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 121-123.
- NARDAL, Paulette, « Éveil de la conscience de race », [n°6, 1932], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 343-349.
- NARDAL, Paulette, « Guignol ouolof », *L'Étudiant noir*, n°1, mars 1935.
- NARDAL, Paulette, « La Musique et les noirs », *Martinique*, n° 4, décembre 1944.
- NARDAL, Paulette, « Le Nouveau bal nègre de la Glacière », *La Dépêche africaine*, n° 14, 30 mai 1929.
- NARDAL, Paulette, « Une femme sculpteur noire », *La Dépêche africaine*, n° 27 et 28, août-septembre 1930.
- NARDAL, Paulette, « Une noire parle à Cambridge et à Genève », *La Revue du Monde noir*, [n°1, 1931], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 40-41.
- ZOBEL, Joseph, « Considérations sur l'art local », *Martinique*, n°5, 1946.
- ZOBEL, Joseph, « Le Phonographe », *Awa*, n°5, mai 1964.
- ZOBEL, Joseph, « Le Syllabaire », *Martinique*, n° 2, 1945.
- ZOBEL, Joseph, « Les Nardal », *Et si la mer n'était pas bleue*, Paris, Éditions caribéennes, 1982.
- ZUCCARELLI, Guy, « La Religion des vaudous », *La Revue du Monde noir*, [n°4, 1932], Paris, Jean-Michel Place, 1992, p. 248-250.